

# Fissure

Damien Garaud

Février 2006

Cette nouvelle est sous licence Creative Common By Nd.  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/deed.fr>

---

## I

J'ai l'âge mûr. Trop mûr peut-être. Mon espoir est de commencer à pourrir le plus tard possible. Si cela n'est pas déjà fait. Mon quotidien se résume à très peu de choses. Mes journées de travail sont aveugles et sans goût. Les relations humaines ne me sont pas très familières. Bureaucrate, je tape, reste assis et obéis. Je traîne toujours avec moi mon compagnon de solitude. Muet, observateur de génie, il m'offre des instants, des souvenirs et me remplit d'émotions. Personne ne m'ennuie et je ne me mêle de la vie de personne.

Dans mon appartement bien trop grand, je frôle les murs sans les connaître. Je traverse, déambule d'une pièce à l'autre sans but. Cet habitat, pour moi, se résume à trois pièces : la chambre, la pièce noire et la blanche. Le reste m'indiffère totalement.

## II

Pour pleurer, j'attends toujours d'être chez moi. Je monte, rentre directement dans la salle de bain et me déshabille lentement en repensant aux méfaits du quotidien sur mon existence. La douche, entre-ouverte me paraît un refuge acceptable. Nu, je fais glisser un filet d'eau en haut de mon crâne. Des lueurs de pluie perlent au coin de mes yeux. Je confonds mes larmes. D'un geste violent, j'augmente le débit de l'eau. Chaude, presque bouillante. Cinglante comme les paroles d'un dictateur. Et mes larmes coulent. Et mes larmes tombent. Le calme revenu, j'enfouis ma tête sous le jet. Je m'évade de la réalité, libre pensant comme un air de fumée.

Parfois, par une patience inespérée, je remplace la douche par un bain. Je me confine dans un refuge moins violent. La baignoire débordante, je m'obstine à penser que l'eau veut me fuir. Aucun débit, plus un bruit. Une masse de chair et de poils que l'on peut croire décédée. Seuls les mouvements perceptibles de ma respiration rompent ce charme morbide. De temps en temps, je prends une fuite plus sexuelle. Ces quelques minutes de plaisir charnel me redonnent vie. Se toucher, se caresser. Torse, hanche, fesses, cuisses, parties génitales. Masturbation. Masturbation. Je repense aux corps nus de mes anciennes concubines. Seuls souvenirs de chairs que j'ai pu voir et caresser érotiquement. Je me laisse aller à mon imagination, nageant dans les diverses eaux de mes fantasmes. Après chaque fuite, le plus dur est toujours la chute. Retour à la monotonie, aux réflexes journaliers, à une vie plate telle l'eau de ma baignoire.

### III

J'accepte les images. J'accepte l'immobile comme une part de moi-même. Dans ma chambre noire, seul le rouge m'éclaire. Volonté soudaine de donner vie. Maniaque, je me fais propre. Jeux de regards. Je l'observe timidement, embrasse l'obscurité, déshabille l'appareil, caresse ses contours plastiques, métalliques. Je pénètre ensuite l'intimité de la pellicule, éjacule un court flot de lumière. Fécondation immédiate. La petite mettra quelques minutes à naître, passant différentes étapes liquides. Au cours du temps, elle prend forme. Je distingue sa silhouette puis les nuances de gris.

Rapidement, les pincettes s'écartent et se contractent. Mes souffles se coupent. Je me crispe et halète. Elle sort du liquide presque vivante. Je la sèche, la rassure. Elle crie son contraste en silence. Je la suspends à côté de ses sœurs. Elle se sent moins seule. Joie émotionnelle. Un être cher a pris vie. Les douloureux instants précédant la naissance s'effacent. Je ne garderai qu'en mémoire cette ivresse post-natale.

Parfois, une enfant ratée se glisse parmi mes filles. Avant, je la jetais sans un mot. Dorénavant, j'entre dans une rage folle. Je déchire sa pellicule avec les dents, abandonne mère et fille au feu et les observe jusqu'à ce que leur âme se consume entièrement.

### IV

Seul, sans enfant, sans cesse l'esprit occupé par moi-même. J'exige trop souvent. J'attends. J'attends. Des voix me poussent dans des sommeils sombres et pesants. Les nuits sont longues, longues. Vide, ma vie. Maudite, ma mémoire.

Je m'invente des souvenirs d'enfance heureux. Épanoui, les joues roses, les yeux bleus, je cours jusqu'à ce que la fatigue m'emporte. Je m'écroule dans une herbe longue et fraîche. Puis je scrute le ciel drapé de nuages blancs et gonflés : ours, éléphant, copine Marie, Papa, p'tit frère, bonbon, ruban, voiture de course s'entremêlent et se croisent sur fond bleu. Le vent se lève, le soleil me fait un signe d'adieu en chuchotant « Je reviendrai ». Je retourne voir ma mère. Par la fenêtre, le fumet du dîner envahit mes narines. J'essaie en vain de deviner l'heureux mélange culinaire qui remplira mon estomac. Viennent la nuit, les histoires, le feu dansant dans la cheminée, les bisous, les caresses, les draps d'odeur « Maman » ... Fictifs !

Sans cesse l'esprit occupé par moi-même. J'attends. J'attends. L'imagination me joue des tours. Le lapin blanc entre dans le chapeau. Il en ressort un gros insecte velu, suintant et puant. Quand l'obscurité m'étouffe, je cours dans ma pièce à oublier. Isolement étroit.

Allumée, presque illuminée d'une lumière trop blanche. Je m'assois par terre, dos au mur livide, joins mes genoux près de mon torse. Cette pure blancheur m'apaise, à en devenir aveugle. Le sommeil est impossible donc je veille. Et j'oublie, j'oublie.

## V

Dans cette pièce, j'affiche les instants capturés par ma boîte noire. Je les admire des heures. Yeux grands ouverts, je scrute la blancheur aveuglante. J'ai découpé la monotonie des murs en accrochant mes filles par centaines. J'ai mis mes préférées. La pièce ne cesse de prendre forme. Elle évolue selon mes humeurs, mes envies. Aucune lassitude dans mes gestes et mon regard. Mes yeux passent de l'une à l'autre.

*La jeune fille en robe courte, assise sur la dixième marche d'un escalier en colimaçon, dessine à son imagination. Lunette de vue, écouteurs aux oreilles, elle fredonne ses musiques. Coupés courts, ses cheveux se baladent en rythme. Elle frôle sa mine sur le papier blanc et vierge, gomme, retouche, change, pour mieux créer.*

Encore.

*À travers les vitres marquées d'un café, une femme, assise au comptoir, trinque à la santé de personne. Sa main est posée sur la peau lisse du verre vide. Sur son visage baissé se lit un avenir résigné.*

Encore.

*Une petite fille en robe claire. Un chiffon traîne dans sa main droite. Elle saute à pieds joints dans une flaque d'eau. Le regard ahuri d'un chien assis la fixe. Des gouttes d'eau flottent dans l'air et fuient les pieds de la petite fille. Derrière, un banc, une femme l'air mécontent et un jeune garçon souriant.*

Et puis d'autres. Encore. Encore. Je les mémorise. J'entre dans leur intimité. Elles me parlent, m'instruisent, se dévoilent. De rares fois, je les abuse et les souille. Les minutes passent et se transforment en heures. Il est tard. Je me lève, éteins la lumière. « Bonne nuit ». Je marche lentement, presque rampant, et rejoins ma chambre. Face à mon lit, je m'effondre dans un sommeil sans rêve ni cauchemar.

## VI

L'hiver. Fin d'après-midi. L'obscurité montre déjà le bout de son nez. Je sors, malgré le froid. Le canal se ferme sur les reflets sombres des branches mortes. Une barque avance lentement vers la nuit. Ce Styx urbain me fait peur. Le bitume foule mes pieds et avance. À l'ombre de la lune, je marche au milieu de la nuit. Les passants se croisent sans regard. Je pose mon troisième œil mécanique sur cette scène pittoresque.

*Des lumières, ici et là, pointillent l'eau comme des yeux de chat. L'eau, comme une encre, ne révèle rien. Ambiance métal. Tout est dur, froid. La silhouette d'un immeuble impose*

*son ombre tel un gigantesque nuage vertical.*

La musique nocturne me chavire et m'inspire. Le vent frais éclate sa douceur sur le visage des noctambules traversant la nuit sans un mot. Je continue ma route, marche, tourne à l'angle d'une rue. Je m'arrête puis guette. Un bar m'observe.

*Il habite dans une rue pavé avec un tout petit trottoir, comme si les caniveaux étaient désireux de rentrer chez lui. Quelques lampadaires timides éclairent la rue. La porte d'entrée, dans l'ombre, établit une frontière mystérieuse.*

J'entre.

*À l'intérieur, les locataires, les habitués, les jeunes d'un soir ou d'une journée et les prolétaires. Au fond, une scène en bois. Elle sent la musique, le liquide renversé et craque sous les pieds. Le bois laisse découvrir des fissures timides, se cachant ça et là, n'osant pas découvrir leurs dessous. Lumière tamisée, regards à l'écoute, la foule observe et boit les paroles des donneurs de rêves. Les accords racontent leurs histoires, les doigts et les cordes des artistes écrivent l'éphémère.*

« Un café s'il vous plaît ». Côté fumeur. Je m'assois. Un voile blanc transparent et mobile charme les néons. À droite, un couple. La femme laisse sa cigarette agoniser sur le cendrier.

*Couchée en longueur sur un canapé de verre, elle fume, silencieuse. Des râles en braise rougeoient dans le noir. Fine et délicate, elle laisse voir les reflets des luminaires sur sa fumée hasardeuse.*

À gauche, une glace propre, impeccable, reflète un visage sans avenir. Une gorgée me suffit. La tasse vide, je retourne dans mon appartement puant la solitude et m'enferme de nouveau dans ma pièce amante noire et rouge. Avant de rencontrer le noir onirique de ma chambre, j'irai contempler mes murs de photos dans ma pièce à oublier.

## VII

Aujourd'hui, volonté de sortir. Décidant d'ouvrir mes yeux au ciel, je marche et cherche l'instant que je figerai. Mon envie me pousse inexplicablement vers la mort. Les tombes, les fleurs fanées et les vieilles pierres m'inspirent. Il fait gris. La luminosité tamisée est parfaite. Un vent froid, hors du temps, sorti d'outre tombe souffle par saccade. Le grillage noir et rouillé m'ouvre les portes de ce lieu silencieux. Une tombe.

*Grise et granuleuse, elle voue sa vie à la mort. La croix se dresse et reste droite. Une plaque commémorative reflète la blancheur nuageuse du ciel. Des pétales s'étalent et les dates sourient au passé.*

Je traverse ce champ de pierre, frôlant les croix, caressant les âmes mortes. Joie intense de se sentir vivant et au-dessus d'eux. Je bouge, ils restent. Je pense, ils ne sont plus.

Au loin, une famille, tous sombres vêtus, baisse la tête écoulant leurs larmes. Une voix grave, sans ton, débite psaumes et versets. Désir soudain d'immortaliser cette scène. Œil

gauche fermé. Le droit au viseur. Un groupe de personnes habillées en noir se statue dans mon esprit. Ma vue passe d'un visage à l'autre. Ils ne sont que le reflet de mon propre visage. Je ne vois que des traits grossiers, des rides souriant au coin des yeux, des mines sévères et des cheveux grisonnants.

Mon visage. Sans cesse. Mon visage.

Peu à peu, l'image se transforme. Un souvenir revient, 16 mars 1971, cimetière de Pantin. Mon détestable père se fait enfouir sous terre. Soleil radieux. Cette ordure ne mérite pas autant de fleurs. Personne ne pleure excepté ma grand-mère. Je lis sur le regard des membres de ma famille endeuillée une réjouissance cachée. À ma gauche, mon frère aîné me tient la main. Autour de son cou, un appareil photo. Celui de mon père. Mon seul compagnon, mon évocation, la chair de mes filles. Retour au présent. Je n'ai pas bougé. Je baisse la tête. Mon appareil est étalé par terre. Accident? Meurtre? Suicide? Il gît, saignant ses vis, son verre et son plastique. Dans son dos, une fissure est née. La lumière doit balayer la pellicule perdue. En photographiant, développant, je croyais donner vie. J'affichais la mort. Un instant immobile, prisonnier et sans vie. Une fissure se fait dans les moindres recoins de ma conscience. Elle efface en blanc tous ces faux souvenirs, sépare mon présent en deux, brise ma solitude et laisse passer la lumière qui m'éclaire. Lucidité. À travers elle, j'entrevois un avenir. Je reviens sur mes pas, sors du cimetière et décide de quitter cette ville. J'abandonne mes pièces noire et blanche. J'abandonne mes filles, celles qui ont illustré ma vie : un grand vide.

Au revoir mes filles, au revoir. Désormais, je dérangerai le présent. Désormais, je chercherai un futur.